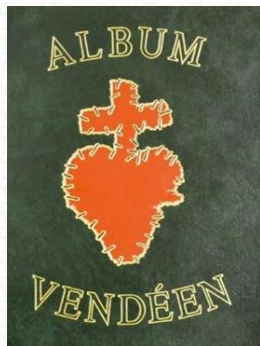


CHEMILLÉ

In ALBUM VENDEEN tiré à 1793 exemplaires. – Ed. Les Sillons du Temps. 1991



A deux lieues de Jallais, vers l'est, la petite ville de Chemillé, prodige, aux dévastations révolutionnaires, se présente sur le penchant faubourgs de Saint-Pierre et de Saint-Léonard. Elle a donné son nom à l'une des plus anciennes maisons de l'Anjou. Un Robert et un Roland de Chemillé figurent, dès le VI^e siècle, dans une bataille livrée près de Saint-Malo contre un prince idolâtre appelé Karodus ; un Sigebrand de Chemillé, porte-étendard de Foulques-Nerra, comte d'Anjou, fut tué à la bataille de Pont-Levoy en 1016; Pétronille de Craon, première abbesse du monastère de Fontevrault, près de Saumur, était la veuve d'un seigneur de Chemillé; et l'on trouve un Guillaume de Chemillé évêque d'Angers, à la fin du XII^e siècle. Cette maison s'éteignit au XIV^e siècle dans celle de la Haye-Passavant, qui se perdit elle-même dans celle de Nemours par le mariage d'Yolande de la Haye avec Louis d'Armagnac. La baronnie de Chemillé fut vendue par ce dernier au maréchal de Gié, pour 1600 écus d'or ; mais un arrêt du parlement de Paris, du mois de mai 1501, la fit obtenir à Joachim de Montespédon, seigneur de Beaupréau, qui avait épousé Renée

de la Haye, cousine et héritière d'Yolande. De la famille de Montespédon, la baronnie de Chemillé, érigée en comté l'an 1555, passa dans celle de Guy de Scépeaux. Elle appartient ensuite aux seigneurs de Cossé-Brissac. La maison de Broon l'acquiert vers 1680 et la transmet aux Colbert de Maulévrier. Comme Jallais, Chemillé eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de la Ligue, et les huguenots, sous la conduite du prince de Conti, s'en emparèrent en 1591. Pendant le pillage, quelques-uns des chanoines de Saint-Léonard, indifférents aux périls qui les menaçaient, restèrent dans leur église à chanter l'office. Les soldats du prince de Conti les arrachèrent violemment et en pendirent deux aux piliers des halles. Heureusement, la corde n'avait été attachée que sous les épaules, et les chanoines n'en moururent pas.

Après la prise de Jallais, le 14 mars 1795, Jacques Cathelineau et Perdriault se dirigèrent sur Chemillé que défendaient trois cents hommes et trois couleuvrines. Tout émus encore du succès qu'ils venaient de remporter, ils s'élançèrent sur la ville à travers les balles et la mitraille, mirent en déroute les républicains confondus de tant d'audace, prirent leurs canons, leurs munitions et une partie de leurs fusils, jetèrent au feu les décrets conventionnels et les écharpes tricolores, puis, s'arrêtant tout-à-coup à la voix de Cathelineau, s'agenouillèrent pour remercier Dieu. Un jeune paysan, ne rue, Jean Brunet, fit preuve, pendant l'attaque, d'un mâle courage et d'un intrépide sang-froid. Comme il traversait un

un cavalier fond sur lui le sabre à la main. Brunet n'était armé que d'un couteau. Au lieu de chercher un abri dans quelque maison voisine, il se jette au-devant du péril, éventre le cheval, terrasse et frappe au cœur le cavalier démonté, le dépouille de ses armes et va rejoindre ses compagnons.

Un combat plus terrible, que les Vendéens ont appelé le grand choc de Chemillé, eut lieu devant le bourg de Saint-Pierre le 11 avril 1793. Cathelineau, Stofflet et d'Elbée gardaient la position. L'armée républicaine était commandée par le général Berruyer et comptait dans ses rangs un bataillon des vainqueurs de la Bastille. Cathelineau, Stofflet et d'Elbée gardaient la position. L'armée républicaine était commandée par le général Berruyer et comptait dans ses rangs un bataillon des vainqueurs de la Bastille. Quelques heures avant la lutte, les royalistes firent justice d'un traître nommé Six-Sous, qui, chargé de diriger l'artillerie, s'était vendu à l'ennemi et qu'on avait surpris chargeant ses canons avec du sable ou tirant en l'air au lieu de pointer sur les bleus. L'action s'engagea vers midi et pendant plus de huit heures on combattit de part et d'autre avec acharnement et bravoure. Les Vendéens, après plusieurs sorties, firent d'abord reculer les républicains, et Berruyer allait se replier sur Saint-Lambert-du-Lattay, lorsque le général Duhoux, arrivant de la Jumellière, se joignit à lui. Ranimés par ce secours, les républicains retournent à l'assaut, et, malgré les balles qui pleuvent sur eux,

parviennent à s'emparer de quelques canons. Mais les Vendéens, dans un dernier effort, reprennent l'avantage, et la nuit venue, les bleus, renonçant à les chasser d'un poste si vaillamment défendu, s'éloignent en désordre de Chemillé.

Un trait d'héroïque générosité, qu'on rapproche involontairement du cri sublime de Bonchamps mourant, marqua la fin de cette rude journée. Il nous a été raconté par M. le comte Théodore de Quatrebarbes, qui recueille avec un si filial respect et une si noble sollicitude tout ce qui tient à l'honneur de la Vendée. A peine le combat était-il terminé que d'Elbée, encore tout noir de poudre, alla rendre grâce à Dieu de la victoire l'emportée.

Pendant qu'il était prosterné dans l'église, on vint lui dire que ses soldats se préparaient à égorger les prisonniers républicains. Il se précipite aussitôt vers le lieu où le massacre va s'accomplir et essaie de l'empêcher par quelques mots d'énergique réprobation. On reste sourd à sa voix. — Qu'ils meurent donc, puisque vous le voulez, s'écrie-t-il, mais avant de châtier mettez-vous à genoux et prions. Les paysans vendéens s'inclinent sans résistance et récitent pieusement avec leur chef l'oraison dominicale. Quand ils eurent tous répété ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, d'Elbée se releva subitement : — Et maintenant, leur dit-il avec une sainte confiance, qui de vous osera demander encore la mort des prisonniers?

Chacun se sentit désarmé; le désir de la vengeance s'était éteint dans la prière, et les soldats républicains furent épargnés.

